

PANORAMA DES SITES PATRIMONIAUX 2011

par Marc Pala

Las Vals de Gleu / La traverse de Villesèque

On ne passe pas par Villesèque, on projette d'y aller. Autrement dit, pour voir Villesèque il faut le désirer; le village se trouvant aujourd'hui à l'écart des deux principales voies de communication : la D 611 (Portel-Durban) et la D 205 (Sigean-Fraïsse). Les voies directes, probablement antiques, qui y conduisaient ne sont plus que sentiers poussiéreux et cahotiques, parfois impraticables, mais toujours reconnaissables par les profondes ornières laissées par le charroi dans les affleurements rocheux.

Le village est tapi dans une cuvette verdoyante ouverte vers le couchant, coupé des influences marines par une longue falaise blanche. Il se tient là dans son immobilité solaire "entre la mer qui chante et le Mont bleu qui rêve"

Vers le milieu du XIIe siècle, Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, fit restaurer sous le nom de "*viam novam mercaderiam*" une voie romaine qui, de Narbonne en remontant la vallée de la Berre, gagnait le Roussillon. Les cartes du XVIIIe siècle nous renseignent sur l'itinéraire de ce chemin qui depuis Portel traversait à plusieurs reprises les méandres de la Berre, sur des gués ou des passerelles rustiques, puis par Gléon et Villesèque, filait sur Tuchan par le col de Nouvelles et au-delà vers la Catalogne. Ce n'est qu'à l'orée du XXe siècle, avec l'ouverture du tunnel de Ripaud et l'arrivée du petit train des Corbières que le trafic se détourne du passage antique par Gléon pour épouser le cours de la Berre, sinueux mais plan.

S'il est une voie jalonnée par le sacré, c'est bien celle qui emprunte la vallée bien nommée du Paradis. Portel, la porte d'entrée en Corbières est sous le patronage de Notre-Dame des Oubiels, la Reinadouïra, "la reine du fleuve" selon l'interprétation de l'abbé Barthes, pour qui : "ce qui demeure certain, c'est le caractère fluvial et routier de la dévotion". Plus en amont dans un écrin de verdure se cache Notre-Dame de las Vals (Gléon), et au-delà tout au long de la route se dressent chapelles et églises rurales : ancien prieuré Saint-Etienne ruiné (Mandourelle), Sainte-Croix ruinée, Sainte-Colombe (Fraïsse), Notre-Dame-de-l'Olive (Embrès), Saint-Félix de Castelmaure et son érable séculaire, Saint-Phel dans son village oublié, Saint-Martin des Canelles où jaillit une source... lieux pour l'ombrage et la halte, le silence et la méditation.

Les morts aussi s'alignent le long de ce vieux chemin où passèrent les convois de marchands et les lourdes charrettes des charbonniers : cimetières paléo-chrétiens des Oubiels, de Gléon, de Mandourelle, de Saint-Sernin... car c'est une très vieille tradition que de se faire enterrer au bord des voies. Les premières drailles des garrigues furent ponctuées de dolmens, pierres dressées et tumulus. Le romain appréciait cette ultime demeure en bordure des grands axes de circulation; la vie n'est qu'un voyage, l'homme un passager très éphémère et une des fonctions subtiles du chemin est de faciliter le transit des âmes vers l'au-delà. L'église primitive perpétua ce symbolisme...

A Mandourelle, deux épitaphes sur des pierres tombales rappellent la mémoire de Trasemirus et Trasemundus qui vécurent vers le VI^e siècle de notre ère au pied de l'Estron de la Vielha, dans cette fertile vallée de l'Adoux. A Gléon, près de l'ancienne voie, la chapelle de Notre-Dame de las Vals, érigée vers les IX^e-X^e siècles, possède une inscription de l'église primitive du VI^e, sur une dalle de marbre noir. On peut y lire, là encore, les noms de Diusvirus et Wiliscinda son épouse qui ont fait construire cette église pour l'expiation de leurs péchés.

Comme à Villefalse ou aux Oubiels qui se franchissaient sous la tutelle d'un saint passeur de gué ou de pont, Notre-Dame ou peut être plus anciennement saint Martin, attesté par un toponyme, protégeait et assurait en ces lieux montueux (Gléon, Gleu... viendrait de *ad clivum* "pentu, en bordure de ravin") la circulation des marchandises et des âmes des morts. Notre-Dame des Vals, appelée au XVIII^e des Oisils, est d'après son nom (lat. *auxiliaris*) une mère qui porte secours aux hommes . Mais dans ce petit paradis, le toponyme d'oisils pourrait aussi bien signifier *l'aucèl* ou *l'ausin*, l'oiseau ou le chêne, véritables emblèmes de ces bords de rivière.

Quoiqu'il en soit de ces interprétations étymologiques, la chapelle, le chêne et l'oiseau demeurent, indiscutables réalités tapies dans les roseaux, les peupliers et les platanes. Le soleil, comme aux temps de Diusvirus et Wiliscinda, brille toujours autant, la rivière scintille sous les feux de midi, la pluie tombe parfois, le vent souffle, le vieux chemin serpente en direction du col...

Et nous, nous continuons à passer.

Catégorie: 2 / 3. Voie / Sacré.

Bibliographie:

Barthes Emile, 1916, *Sainte-Marie des Oubiels à Portel*, Ed. Noël Tixier, La Rochelle.

Pala Marc, 20050, *Voies et frontière à l'époque médiévale dans les Corbières orientales*, Rapport PNR de la Narbonnaise.

Rivière Jean, 1946, *Notre-Dame de Gléon à Villesèque-des-Corbières* in *Notre-Dame en Pays d'Aude*, Ed. De l'Enclume.

L'île retrouvée / Le plateau de Leucate

"Est-il destin plus accablant..." que celui d'une île ancienne abandonnée par la mer ? Ile perdue, en dérive, "veuve du grand large", prisonnière des sables littoraux. Malgré ce naufrage et cette atterrante nostalgie de la haute mer, ce plateau qui s'ouvre sur de vastes horizons, abrupte falaise dressée contre les vents du large, conserve une forte identité iliennne.

Les marins grecs ont rêvé de ce littoral mais n'ont laissé comme signe de leur passage, ni port, ni temple, ni dieux mais une simple appellation *leukos* pour dire la seule blancheur de ce rivage et sa luminosité. Les chorographes latins à leur suite ont assumé l'héritage, "*Ultra est Leucata, littoris nomen*", qualifiant le cap lui-même de "*Promontorium Album ou Candidum*", exhaussant dans la candeur d'une évidence la seule beauté du site : la pierre, les hauteurs, le vent, la "mer aux larges voies"... En somme la talité d'une expérience immédiate ou la réalité telle qu'elle est.

L'héritage fut tenace et encore aujourd'hui, le promeneur face à la mer, pressent des paysages lointains par delà les brumes de l'espace et du temps. Ici on invoque la Grèce, l'île de Leucade et Sapho, l'épopée homérique, la blanche Nausicaa... Les vieilles familles du village revendiquent d'antiques racines et les filiations légendaires ressurgissent dans les noms de baptême des natifs de ces rives : Ulysse, Zénon, Olympe, Osiris, Pélagie, Minerve...

Au XVIIe siècle, l'Espagnol tenta de réconcilier la presqu'île avec son destin premier. Il creusa une tranchée dans la vase et les sables marins depuis l'étang du Paurel jusqu'à celui des Sèches pour la soustraire au territoire français et la rattacher symboliquement à la Catalogne. Une carte de 1639, en topographia l'avènement, rendant même à l'étang sa désignation originelle de *Lacus Sordicenus*.

Mais "le caillou" comme l'appelaient les anciens Leucatois n'est pas le seul domaine des ermites, des poètes ou des guerriers. Bergers, agriculteurs, pêcheurs se sont échinés au long des siècles pour tenter d'en tirer parti et d'y vivre. Au XVIIIe siècle, de Gensanne chargé par les Etats du Languedoc d'inventorier les ressources de ce territoire, en brosse un tableau peu amène : "Tout le territoire de Leucate est très sablonneux mêlé de beaucoup de roches calcaires et peut être regardé comme très ingrat, il n'y a guère que la pêche qui laisse subsister les habitants de ces cantons". Les seigneurs locaux, besogneux pour la plupart, surent exploiter ces maigres ressources, en prélevant leur principal revenu des pâturages de l'île, garrigues et terres salées incluses.

La misère aidant, l'agriculteur puis le viticulteur disputèrent ces lopins incultes au berger pour, dans un premier temps, y cultiver la pierre, les écartant pour y chercher un peu de terre, un peu d'espoir à retourner, à fumer, à disputer au vent, à l'érosion, en la récupérant inlassablement dans des paniers d'osier. Immense et interminable labeur de dépierrage. Roche brisée à rassembler en *clapas*, en terrasses, en murets, en *restanques* et en *faïsses*. En lutte perpétuelle contre le soleil, la sécheresse et les vents... Et à l'intérieur des champs enclos, conquis de haute lutte, comme si cela ne suffisait pas, ils érigèrent encore, pour ancrer cet univers instable, à distance régulière, de longs alignements rectilignes et parallèles, de pierres dressées. Ce

dispositif appelé par certains *fachaetos* (de l'oc. *faissetas* "petites bandes de terre) semble destiné à piéger l'humidité du sol et surtout à endiguer l'érosion éolienne. Il subsiste dans toute la partie orientale du plateau, où son réseau de plates-bandes minimalistes augmente de densité à l'approche des falaises, et vient buter sur l'ancien sentier des douaniers. La structure lithique de ce "jardin des humbles" est un témoignage unique dans tout le Languedoc des garrigues. Et l'on cherche encore naïvement, du côté de la Leucade grecque, des éléments de réponse !

Les viticulteurs d'aujourd'hui, conscients de ce destin singulier, poursuivent dans "ce reliquaire élu de la légende et de l'histoire" le travail des anciens. Et malgré un tourisme envahissant, le plateau reste en dehors de la période estivale le lieu possible du songe et du repos. En février les chemins qui serpentent entre les parcelles des vignes sont saupoudrés de la neige rosée des amandiers alors que vers l'ouest et le sud, les serres des Corbières et les Albères s'estompent dans leurs tonalités bleues. L'ancien fanal, ultime rescapé des forts qui gardaient la côte n'est plus, au même titre que le plateau, le poste d'observation privilégié de l'ennemi venant du sud ou de la mer. Nous n'attendons plus personne, pas même de marin grec.

Ile retrouvée, lieu de passage et de solitude reconquise. Il n'y a plus rien à attendre ici, sur la grande route des oiseaux migrants et des nuages blancs.

Catégorie: 5 / 7. Pierre sèche / Haut lieu

Bibliographie:

Sur Sapho et le thème du veilleur, *Malagaïto*, petit clin d'oeil à Baudelaire (poème 131, Lesbos in Les Fleurs du Mal):

"Et depuis lors je veille au sommet de Leucate,
Comme une sentinelle à l'oeil perçant et sûr,
Qui guette nuit et jour brick, tartane ou frégate,
Dont les formes au loin frissonnent dans l'azur "

Carr Mariane (sous la direction de), 1999, *Perièra, le plateau auquel on ne s'attend pas* in Guide des Randonnées Interprétatives, Imp. Graphisud, Narbonne.

Pala Marc, 2010, *Approches du monde blanc, Laucata littoris nomen* in Mémoires du vent d'est, Cahiers de la Salce 2.

Viard Jean, 2006, *Un jardin d'humbles, Leucate (plateau) ou la beauté du travail des hommes* in La Narbonnaise en Méditerranée, regards croisés sur un parc naturel régional, Ed. de l'Aube

L'allée des naufragés / Notre-Dame-des-Auzils (Gruissan)

A Leucate, Port-la-Nouvelle ou Gruissan, les garrigues, sans autre transition qu'un étroit liseré de sable, versent dans la mer. Depuis ces hauteurs, où les moutons autrefois se confondaient avec la roche affleurante, la mer dévorée de lumière s'insinue entre pierre et soleil. "Une touche de bleu, deux doigts de mer", une voile blanche sur un horizon tremblant... il n'en fallait pas plus parfois pour une vocation de marin. Dans ce pays, si tu n'étais pas agriculteur ou berger, la mer t'ouvrait ses bras. Elle te baladait sur tous les océans du globe : les îles grecques, Colombo, Hong-Kong... et lors d'une crise, amante possessive, refermait sur ton corps son étreinte impitoyable; à jamais soustrait aux tiens.

"A la mémoire de mon bien aimé frère Jean-Pierre Rouquette capitaine au long cours, commandant le brick Saint-Pierre, naufragé le 18 décembre 1866 à l'île de Shiro (Grèce), à l'âge de 49 ans."

"Un père malheureux a élevé un monument à son fils égorgé au milieu des mers. Juillet 1824."

Entre cyprès et pins d'Alep, une allée bordée de stèles et de cénotaphes, égrenant les naufrages des marins gruissanais, monte vers une chapelle rustique. Ce n'est qu'au fil des siècles, que la vocation religieuse des lieux évolue dans le sens d'une dévotion mariale et maritime. En 1080, la chapelle actuelle, reconstruite en 1635, n'est qu'un petit prieuré occupé par des moines de l'abbaye de Cassan. Vers le début du XIIIe, elle prend son nom de Sancta Maria de Sauzillis dont la signification "qui secourt" (lat. *auxiliaris*), semble être confirmée par la dédicace à saint Salveyre (sauveur), patron de la grotte sur laquelle le sanctuaire a été édifié.

Mais c'est en 1797, suite aux naufrages de trois bateaux de pêche gruissanais au large du grau de la Vieille Nouvelle que la population durement éprouvée par cette tragédie qui lui ravit trente deux des siens dont des enfants de treize à quinze ans, organise son premier pèlerinage et développe un véritable culte au lieu. Depuis tous les ans, les lundi de Pâques, le village se rend à la chapelle pour un hommage aux marins disparus en mer. Autrefois les pèlerins gravissaient pieds nus l'allée des naufragés. Les pêcheurs influents, le dos fléchissant sous le fardeau d'un *Nostre Senher lo Gròs*, y portait un Christ en croix, au bois alourdi de sable et de pierres. On venait ici pour honorer les morts et se placer sous protection.

Ceux-là mêmes qui vinrent en pèlerinage aux Auzils et qui contemplèrent la mer depuis la terre, cherchaient dans la tempête, dans l'échancrure des brumes et des embruns, les repères visibles de loin qui indiquent la côte et ses passages, l'abri des graus salvateurs et des ports. Une même légende hante le littoral, de marins sauvés par une intercession miraculeuse, et de vœux qui en découlent, à l'origine de la fondation d'oratoires à l'intérieur des terres et des chapelles votives du littoral. Certains cultes relèvent d'époques anciennes comme à Notre-Dame-de-Faste sur le Tauch ou aux Auzils dans la Clape, d'autres comme Notre-Dame-du-Bon-Secours à Leucate ou du-Bon-Voyage à Port-la-Nouvelle sont relativement récents, ils participent d'un réveil de la foi vers la fin du XIXe siècle après une longue perte d'audience due aux troubles révolutionnaires.

Dans la chapelle des Auzils, les voeux, s'ils ne sont à l'origine du sanctuaire, recouvrent les murs, le tapissent comme une seconde peau. Les marins en perdition une fois rentrés à bon port, y remercient le ciel, par le biais d'ex-votos, de les avoir aidés à conjurer les périls : tableaux peints sur des cadres ou en trompe-l'oeil, plaques gravées, bannières, maquettes de bateaux, béquille... Mais rien de triste dans tout cela, voire une certaine sérénité. A l'extérieur, le visiteur retrouve la lumière, les pins, les cigales... Aujourd'hui comme hier, la vie contre la mort. Cette vie qui s'exprime au milieu des tombeaux dans le langage cru des filles se cherchant un amoureux : "*Sant Salvaira, bailha me un fringaire o te foti un pic*", ou dans le pèlerinage des jeunes, double tapageur de l'officiel. Car la jeunesse, à sa façon, rend aussi hommage aux disparus par des libations alcoolisées qui suppléent aux prières des aînés. Puis par des chemins de traverse, sauvages et périlleux, clôture ses ablutions par un ultime plongeon dans la mer, réconciliant ainsi le monde des morts et des vivants. Cette mer à l'horizon, omniprésente. Mer par dessus le toit de la chapelle, évocation d'un autre cimetière marin : "ce toit où palpitent les colombes, la mer toujours recommencée", cette mer fidèle qui dort sur les tombeaux. Ou, clin d'oeil juvénile, vers une autre tombe, insolente, celle d'un "éternel vacancier qui fait du pédalo sur la vague en rêvant".

Catégorie: 7 / 3. Haut lieu / Sacré

Bibliographie :

Nombreux articles de journaux sur le thème du site unique et poignant : "Il est difficile de trouver un coin aussi émouvant... peuplé de tombes vaines où le vent marin ne promène dans les arbres que la rumeur du souvenir"

Amiel Christiane, 1989, *Traverses d'un pèlerinage / les jeunes, le vin et les morts* in Terrain n°13.

Chauvet Maurice, 1976, *Aux couleurs du Languedoc*, Montpellier.

David Magali, 1989, *Ma Clape, terre secrète*, Imp.Candéla, Narbonne.

Girou Jean, 1987, *Itinéraire en terre d'Aude*, Ed. Collot et MW Graphic.

Les lecteurs auront reconnu, en conclusion, les allusions à d'autres cimetières marins, celui de P. Valéry et de G. Brassens "Supplique pour être enterré sur la plage de Sète".

Südwall / Les fortifications de la Garrigue Haute (P.-L.-Nouvelle)

Depuis les hauteurs du Cap Romani, le cap des Romains, et non du Romarin comme le traduit la carte IGN, le regard embrasse une vaste portion de littoral qui s'étend de l'île Saint-Martin sur la commune de Gruissan au Cap Leucate. L'homme s'est toujours complu sur ce promontoire désolé des Corbières, creusé d'abris sous roche et au pied duquel affleurent les nombreuses sources du Rec Mendils.

En décembre 1942, la 326.ID de l'armée allemande, forte de ses 11297 hommes qui occupent le Languedoc-Roussillon, commence l'édification le long du rivage d'un "mur fortifié" connu sous l'appellation de Süd-wall. De part et d'autre du grau de la Franqui se déploient deux régiments d'infanteries dont les PC sont respectivement établis à Port-la-Nouvelle et aux Saintes-Marie de la Salanque. De la fin 1942 à l'été 1944, les soldats cantonnés dans le secteur de Lapalme-Leucate s'occupent à fortifier l'espace maritime compris entre les unités d'artillerie côtière installées à Gruissan au nord et Collioure au sud. L'arrière pays n'est pas oublié, Sigean disposant de deux sites équipés d'importantes batteries hippomobiles.

Le port et les plages de la Nouvelle sont l'objet d'une attention toute particulière, disposés sous le feu de huit puissantes batteries de 105 mm, installées sur les hauteurs du Pla de Guiraud et des Romandils. Ces détachements, codifiés sous l'indicatif Btr 2 et 3 / HKAR. 920 puis 1290 (à partir de la restructuration de décembre 1943), sont composés chacun de près d'une centaine d'hommes dont quelques supplétifs italiens.

Des soldats vont vivre là pendant près de deux années, "enterrés" dans leurs impressionnants ouvrages de combat, à guetter un ennemi qui ne viendra jamais.

Une attente insouciant face à la mer, sur les plateformes cuites par le soleil d'été, battues par les vents froids d'hiver; une aride exploration journalière des basses terres et du lido, de longs mois d'expectative qui ne seront plus par la suite qu'une pauvre chose ou un souvenir heureux comparés aux fronts de Normandie ou de l'Est qui les attendent; la débacle qui les guette.

Malgré les destructions opérées par les Allemands eux-mêmes lors de leur retrait et complétées par le Génie militaire à la Libération, il reste de nombreux vestiges significatifs de ces infrastructures : casemates camouflées qui défient les ans dans leur coffre de béton, nombreux abris et soutes, postes d'observation dans des creux de falaise, plateformes où se dressaient batteries marines, mortiers lourds, tourelles de char, projecteurs... l'ensemble relié par des tranchées, des souterrains taillés dans la roche, garnis d'une volée de marches, plongeant parfois vers quelques salles d'habitation ou de stockage qui semblent attendre on ne sait trop quoi, au coeur de la colline.

A partir de janvier 1944, ces garrigues côtières sont parcourues de frémissements, le temps jusque là étale, s'accélère. Plusieurs changements de compagnies agitent le secteur de La Nouvelle-Leucate. Fin juin, la 227.ID installée seulement depuis quatre mois file sur le front nord, en direction d'un autre mur, l'Atlantikwall, qui vient tout juste de rompre. Elle est remplacée par l'ultime force d'occupation, descendue du front de l'Est pour se ressourcer au soleil du Midi.

A l'attente insouciant succède une interrogation inquiète...

Les combats n'ont pas affecté le grand Mur du Sud. Il s'étirole doucement mais malgré une apparente désolation, il n'est pas oublié de tous. Plusieurs générations d'enfants et d'adolescents s'y sont succédé pour des initiations amoureuses ou pour y cultiver le mystère. Car le lieu fait rêver, l'imagination aidant, il s'est rapidement hissé au rang de légende. Des mains avides y grattent toujours, étayant des conduits minés ou bouchés à la Libération, cherchant des passages dans des terrains instables. Des histoires d'entrées oubliées se transmettent, de réseaux cachés, d'un hypothétique dépôt de matériel militaire... voire d'une issue menant au coeur d'une cité souterraine. Mais les faits sont malheureusement plus prosaïques. Ils racontent l'histoire banale et pathétique d'hommes entraînés souvent malgré eux dans des conflits aveugles et meurtriers.

Sur des dalles de ciment, des constructeurs ont laissé pour la perpétuité le blason d'un corps d'arme ou l'empreinte de leurs chaussures, abandonnant dans leur sillage comme le parfum subtil d'une présence. Malgré la guerre, face à ce grandiose paysage littoral, des soldats ont rêvé. Non de cité souterraine, misérables salles obscures et humides dans lesquelles leur condition les enkystait mais probablement de grands espaces, de liberté, de jolies filles et d'une vie pleine et tranquille par-delà la montée de la nuit.

Catégorie: 1. Fortifications

Bibliographie:

Sources *Association Musée Südwall Languedoc-Roussillon Sigean* qui entend "recenser, préserver et présenter au public" ces fortifications de l'histoire récente.

Boschaerts Guy, 27 mars 2002, *Le mystère de la cité souterraine du Romandils* in journal L'Indépendant, rubrique Port-La-Nouvelle, p.17.

Chazette Alain, septembre 1999, *Les défenses du secteur de Leucate* in 39-45 Magazine, n° 159.

Chazette Alain, 2002, *Atlantikwall-Südwall, Sur les traces du temps*, Ed. Histoire et fortifications, Paris.

Un personnage mystérieux / La Croix de la Lieue (Bages)

Il en est des lieux comme des hommes, qui peuvent se perdre "un jour ou l'autre dans l'herbe folle de l'oubli". Un nom, un signe suffisent à son salut, et voilà notre lieu qui devient ancreur de mémoire. Le sauvé se fait sauveur en nous empêchant de nous égarer dans "l'indifférence des parages". La Croix de la Lieue fait partie de ces endroits qui fixent l'intangible, donne chair à l'immatériel. Bien sûr, les réseaux entrecroisés de la légende et de l'histoire ne sont pas faciles à démêler, ni à suivre mais l'essentiel demeure : le lieu raconte. Il fut consacré par une parole donnée, un vœu et reconnu par une communauté.

La croix qui se dresse en contrebas de la D 6009 (ex-N9), à l'embranchement du chemin des Pesquis, fut restaurée et inaugurée, il y a près de vingt-cinq ans, en présence des élus et du prêtre de Bages, au cours d'une cérémonie empreinte de solennité. A cette occasion, on fit appel à la mémoire collective et à l'érudition des sociétés savantes. Déjà au XIXe siècle, cette histoire quelque peu oubliée, fut sauvée et transmise par un célèbre félibre narbonnais Hercule Birat (1796-1872) "qui la tenait de M. Ginouillac, qui l'avait lue dans une vie de Sainte Madeleine". A leur suite, d'autres versions refirent surface et malgré la variété des formes narratives, les confusions sur les événements, les dates ou les personnages, la structure restait relativement stable. Les dénouements convergeaient vers un même fait : l'érection d'une croix miraculeuse à une lieue de Narbonne.

Vers la fin du XIIIe siècle, un mystérieux personnage, de haut rang, est emprisonné par les Aragonais, suite à un désastreux combat naval. Alors qu'il croupissait dans les prisons de Barcelone, il aperçoit une nuit à ses côtés "une dame d'une éblouissante beauté qui l'appelle par son nom". Elle l'invite à la suivre puis le transportant dans les airs ou abolissant les distances, elle le dépose près d'une ville, en bordure d'une route.

- "Savez-vous où nous sommes ? lui demande-t-elle.

- "Sauf erreur nous sommes encore dans les murs de Barcelone"

- "Vous vous trompez, conclut-elle avant de disparaître, vous êtes sur vos terres à une lieue de Narbonne".

Le jour commençait à poindre, le miraculé planta alors une croix rustique à la place même où sainte Madeleine l'avait quitté, non sans lui avoir révélé son nom. A partir de là, la légende va mobiliser autour du lieu et s'accaparer des esprits : dévotion pour les uns, quête identitaire pour les autres. On scrute l'histoire, le conflit franco-aragonais en toile de fond, on s'interroge sur l'identité du personnage, Alphonse de Provence, duc de Narbonne ou Charles II le boiteux, roi de Sicile, respectivement le frère et le neveu de Saint Louis, restant les héros favoris de cette légende qui tient parfois du roman.

A Sigean, une variante locale (cf. Maltret, Conte) voudrait que Charles II le boiteux, lors de sa retentissante libération en 1284, remit entre les mains de Pierre de Montbrun, archevêque de Narbonne, la somme nécessaire à la construction des trois églises de Peyriac, Portel et Sigean (église désaffectée du Calvaire). La légende, une fois encore, épouse ici les reliefs de l'histoire. Le style architectural (début du gothique méridional) de ces trois bâtiments, dépendant de l'archevêque de Narbonne,

atteste bien la fin du XIII^e siècle. Période durant laquelle Pierre de Montbrun fit édifier la tour et la chapelle Sainte-Marie-Madeleine (1273 à 1276) du palais des archevêques.

Bien que mentionnée tardivement, en 1619, dans un compoix de Bages, cette Croix de la Lègue serait beaucoup plus ancienne. Le socle de la croix "primitive" détruite dans les années 1970 lors de l'élargissement de la N9 portait les armes d'Antoine du Bec-Crespin qui fut archevêque de Narbonne entre 1460 et 1472. Sur une autre de ses faces, était gravée le blason du "seigneur de Treilles qui prélevait dîmes et prémisses sur le territoire de l'étang de Bages". Et si au regard de ces données, le choix de son emplacement semble obéir à certains impératifs : en lieu et place d'un ancien milliaire, d'une leude ou d'une borne... il n'en reste pas moins, en deçà du merveilleux de l'histoire sainte, un indicateur précieux. Il nous rappelle que malgré l'espace disqualifié dans lequel se tient aujourd'hui la croix, aux pieds d'un lotissement, entre D 6009 et autoroute, qu'il reste le signal tangible de l'immatérialité d'un territoire (patrimoine oral, pratiques culturelles, expressions, savoir-faire...) sans lequel celui-ci perdrait en densité.

C'est ici, dans un précaire *no man's land* où le bruit règne, où le temps s'accélère, menacé par une urbanisation galopante, que nous avons peut-être le plus besoin de la "magie" d'un lieu...

Catégorie: 4. Légendaire

Bibliographie :

Bonnet Etienne, 1951-1952, *La croix de la Lieue* in BCAN, t. 23.

Conte Pierre, non daté, *Promenade dans les Corbières Maritimes*, Polycopie Syndicat Initiative Sigean.

Gaume Jean-Joseph (Mgr), 2005, *Biographies Evangéliques*, Ed. Expéditions pamphiliennes, 2 vols.

Maltret Emile, 1962, *Sigean. Origine, histoire*, Polycopie Ass. Amis du Vieux Sigean.

Ribadeneira R.P., 1982, *La Fleur des saints*, Ed. Sainte Jeanne-d'Arc.

"Pauvre pêcheur" / L'anse de Saint-Paul (Peyriac-de-Mer)

La route des étangs, D 105, entre Bages et Peyriac, qui offre une des plus belles perspectives sur le monde flottant du littoral, a favorisé l'atterrissement d'anciens îlots (La Table, Les Pujols, Roc du Salin...) et contribué, en formant digue, à l'enclavement des eaux d'un petit golfe, devenu l'étang de Saint-Paul. Dans cette anse, entre l'Uelle et l'Ilette, la tradition situe au III^e siècle l'accostage de saint Paul-Serge, l'un des sept apôtres de la Gaule, envoyé pour évangéliser le pays après les persécutions (vers 250-51) de l'empereur Dèce.

Une modeste croix, en bordure de l'étang et de l'ancien chemin des salines d'Estarac, commémore cet événement fondateur, l'arrivée de Paul, premier évêque de Narbonne. Autrefois, les gens du pays montraient au visiteur les empreintes laissées par les pieds et le bâton de Paul dans une pierre vénérable, intégrée au socle de la croix. Ils vous conduisaient, au lieu-dit les Carrières, vers l'entrée de ce petit étang, pour contempler une autre merveille : "le bloc de roc vif dans lequel saint Paul, rien qu'avec son couteau, et en moins d'un quart d'heure, tailla aux pêcheurs assemblés, un esquif avec lequel, là-bas vers l'île Haute, ils remplirent leurs baquets de dorades et de rougets..." En ces époques de piété naïve mais forte, on aimait montrer tous ces signes humbles, transfigurés par la foi, témoins du passage et des miracles du saint.

Car si l'Histoire est peu documentée sur la vie de Paul en revanche la légende prolixe se plaît à en combler les lacunes. Elle nous raconte, avec humour, les difficultés rencontrées par Paul dans sa mission d'évangéliste principalement avec *aquels cluscatetuts de Bajòts e de Peiriagòts*. Tourné en ridicule, jeté à l'eau, presque noyé, vendu pour une poignée de châtaignons... Paul tenace, s'imposa néanmoins par ses miracles et une malédiction jetée sur un pêcheur moqueur qui "fut subitement atteint à l'épine dorsale d'une faiblesse telle qu'il ne put marcher le reste de sa vie, infirmité qu'il transmet à ses descendants...". Mais ce mauvais sort fut conjuré dit-on, quinze siècles plus tard, par un Montagnac, de la lignée de ces claudicateurs et de surcroît maire de Bages qui fit redresser deux statues en bois des saints Pierre et Paul, si tordues qu'on disait : "*Se ten de travèrs coma los sants de Bajas*".

La croix de l'anse de Saint-Paul, où l'on se rendait naguère en procession, renvoie, si ce n'est à l'apôtre lui-même, du moins à un environnement riche en trouvailles archéologiques et en documents d'archives. Dans les années 1950, des défonçages de vignes ont mis au jour des fragments de dolia et d'amphores tardives, des silos et plusieurs tombes d'une nécropole médiévale répartie autour d'une église. Des textes qui s'échelonnent tout au long du Moyen Age font allusion à un habitat : la villa Gragnacum dès 782, une église en 1119 et l'exploitation par les habitants de Saint-Paul de salines appartenant depuis le IX^e siècle à l'abbaye de Caunes. Cette église de Saint-Paul de Granières dont le nom revient à plusieurs reprises dans les Inventaires de l'Archevêché de Narbonne s'est installée à proximité d'un foyer de peuplement remontant probablement à l'époque antique. Autour de la croix, on peut encore remarquer les vestiges de quelques inhumations en pleine terre et des pierres taillées provenant de l'ancienne église dont se devinent les substructions.

Parmi les nombreux miracles de saint Paul relevés par l'hagiographie, les quatre

derniers sont en rapport avec des barques et le symbolisme de la navigation ce que semble souligner un bas-relief de 1668, sur une façade non loin de l'église de Peyriac. Il représenterait Paul dans sa barque de pierre voguant sur l'étang, avec cette inscription : "Dieu te regarde pécheur".

Sainte Réparate dont le culte est attestée à Sigean dans une donation du IXe siècle a comme Paul partie liée avec le symbolisme des "barques à la dérive conduite par un animal". En compagnie de nombreux autres saints dont Dévote guidée par une colombe, Tropez accompagné par un coq et un chien, Paul avec une grenouille en guise de timonier... elle s'inscrit dans une mythologie chrétienne qui plonge ses racines dans un fonds culturel archaïque. "Culte phocéén" ou "croyances des peuplades celto-ligures" s'interrogent les ethnologues qui travaillent sur le légendaire des rivages de Provence et d'Italie ? La croix de Saint-Paul avec sa pierre à cupule et ses bassins pédiformes semble s'inscrire dans cette problématique qui renvoie à des pratiques cultuelles pré-chrétiennes, aux temps anciens des géants lithophores. Dans ce contexte, l'évangéliste Paul comme le souligne D. Fabre "a des traits du géant bienfaiteur, il est bien proche de Gargantua et surtout de Roland".

Les légendes ne sont pas qu'un tissu de naïvetés, elles ouvrent, pour qui sait les lire, de nouveaux champs à la connaissance et à la rêverie. Encore un miracle de Paul...

Catégorie: 4 / 3. Légendaire / Religieux

Bibliographie :

Birat Hercule, 1860, *Poésies narbonnaises*, 2t., Ed. E. Caillard, Narbonne.

Bonnet Etienne, 1951-52, *L'Etang de Saint-Paul près de Peyriac-de-Mer* in *BCAN*, t. 23.

Fabre Claudine et Daniel, 1978, *Récits et contes populaires du Languedoc / 3*, Gallimard.

Guérin Paul, *Les petits Bollandistes, vie des saints*, 20 vols., Ed. Saint-Rémi (reprise de l'édition complète de 1880).

Hulard Guillaume, 1360-1364, *Compilation de textes anciens sur saint Paul de Narbonne*, Ms 4, Bibl.Mun. Narbonne

Magail J. et Giaume J.M., 2002, *Mythologie chrétienne, les saints venus de la mer*, in Le comté de Nice (Identité, mémoire et devenir), Actes du colloque de Nice.

Un palais pour Charles et Galla / Le Castelas (Portel-des-Corbières)

Perchées sur une colline (alt. 115m.), à un bon kilomètre au sud du village de Portel, les ruines du Castelas dominant la vallée de la Berre. On connaît assez bien ce type de construction dont le plan révèle une enceinte polygonale qui épouse les configurations du terrain autour d'un petit tertre couronné par une tour. Mais ce *castelàs* que Barthe qualifiait déjà au début du XXe siècle de "lamentable ruine" n'offre plus que quelques lambeaux de muraille envahie par le lierre et la ronce. Si le corps central n'est plus qu'un amas de moëllons, il reste, comme ultime vestige de son faste d'antan, une porte exceptionnellement conservée qui dresse vers le levant un bel arc de plein cintre.

Les sources historiques sur ces fortifications souvent monumentales font cruellement défaut et la mémoire populaire les désigne sans distinction sous le terme générique et vague de *castelàs*. A partir de là, on comprend aisément qu'il n'en fallait pas beaucoup pour exciter l'imagination, quelque peu "romantique", des érudits locaux des XIXe et XX siècles. L'Histoire Générale du Languedoc, ouvrage et source incontournable des historiens du terroir, fut le catalyseur de la légende historiée, en identifiant le Castelas au "*palatium valle Corbaria*" évoqué par les Chroniques du Continuateur de Frédégaire (VIIIe s.). Le Castelas serait d'après l'H.G.L. (Livre VII, 34) "un ancien palais que les rois visigoths avaient fait bâtir et qui portait le nom de ce pays". Les érudits portelais, à la suite de Louis Lapeyre, font montre de plus d'audace en affirmant qu'il fut construit par le roi visigoth Athaulf entre 412 et 414. Ce récit enjolivé par la présence de Galla Placidia (388-450), dernière impératrice d'Occident, et les péripéties romanesques de la bataille de la Berre (737) est devenu légendaire à Portel et dans ses environs.

Il n'est pas sûr que les érudits locaux mesurent tout l'emprunt, illégitime car non fondé, qu'ils ont fait à la grande Histoire, en s'emparant de Galla, soeur de l'empereur romain Honorius, otage puis reine éphémère des Goths. Son mariage, à Narbonne, avec un chef barbare marqua à ce point ses contemporains qu'ils y virent l'accomplissement de la prophétie biblique du prophète Daniel : "La fille du roi du Midi s'en viendra auprès du roi du Nord". Celle qui "allait vivre dans sa chair la déchéance accélérée de l'empire", qui joua un rôle politique majeur à un moment charnière et chaotique de l'Occident vécut dit-on, probablement des jours heureux, dans "un splendide palais à la vue imprenable : le Castellàs".

Charles Martel qui enraya les prétentions des Omeyyades, lors de la bataille de la Berre séjourna, lui aussi, dans le Castelas, avec sa garnison, avant de le détruire lors de sa retraite; "on peut l'imaginer se pavanant dans la cour qui jouissait d'une vue magnifique... Il pouvait voir les navires arabes sur la mer et les troupes...".

Ah! Les belles histoires! Alors que des historiens, au ras des paquerettes, n'y voient qu'une forteresse tardive du XVIe siècle "construite de façon précipitée et sans doute à moindre frais", dont seules les parties stratégiques, tour et porte, bénéficiaient d'attention. Selon ce point de vue, peut-être un peu trop restrictif, le Castelas, camp retranché, participerait du système de défense de l'ancienne frontière franco-espagnole, mis en place au début de l'époque moderne. Mais en l'absence de fouilles

archéologiques, le prospecteur de terrain est tout aussi dépourvu que l'historien. Même si par ailleurs, l'histoire risque fort de se répéter, en tenant un discours nécessairement sans surprise sur tous ces sites, à peu près uniformes, qui renferment une même sédimentation culturelle : du romain, du médiéval, un habitat ou une forteresse... Classique ! Voire banal.

Alors là-haut, sur ce tas de cailloux, tourné vers les étangs, la légende parle plus haut que l'histoire. Le Castelas, Notre-Dame des Oubiels, la voie Domitienne... autant de points d'attaches de la mémoire locale à partir desquels se reconstitue un territoire réel ou imaginé, se réinvente un groupe. Cette création collective confirme le lieu dans sa fonction de ressource mémorielle. Plus qu'un espace à parcourir ou à visiter, le Castelas trouve son lieu dans le récit. Son abandon, la difficulté d'y circuler, accroissent son éloignement et n'en restituent que plus de force au discours. On s'y rend rarement, à l'occasion ou une fois de temps en temps, en pèlerinage. Pour y voir l'espace autrement, aux premières loges : "car ils estoient venus par la mer, et vinrent contre Charles Martiaus tous prest à la bataille; et Charles leur revint au-devant, hardiement les encontra en une vallée qui est appelée Corbarie, sur un fleuve qui a nom Byrra. La fù la bataille grant et merveilleuse..."

Si le regard crée le paysage, ici la parole a créé le lieu.

Catégorie : 1 / 4. Fortifications / Légendaire

Bibliographie :

- Sur le Castelas:

Barthe E., 2001, *Les seigneurs de Portel*, Ed. Lacour, Nîmes.

Dieltiens D. et Quehen R., 1987, *Les Casteillas des Corbières : un système de défense du XVIe siècle*, SESA, t. 87.

- Sur Galla Placidia :

Gourdin Henri, 2008, *Galla Placidia, Impératrice romaine, reine des Goths*, Ed. L'Oeuvre.

Arkhan Arielle, 2001, *La reine de Narbonne*, Roman historique, L'Harmattan.

- Sur la bataille de la Berre :

Devic et Vaissette, 1874-1892, *Histoire Générale du Languedoc*, t. VII, Ed. Privat, Toulouse.

De nombreux textes d'érudits sur polycopie ou en ligne puisent pour la plupart dans un même fonds frelaté. Loin des sources : *Fedegarii et aliorum chronica / Vita Karoli Magni / Les Grandes Chroniques de France / Ordonnances des rois de France de la troisième race...*

Une fraîcheur oubliée / Les glaciers (Vinassan, Fleury...)

A l'heure où l'une des dernières grandes activités traditionnelles du territoire, la viticulture, se mécanise et s'industrialise, où le technicien remplace le paysan, se multiplient des stratégies visant à valoriser ou à mettre en spectacle les éléments patrimoniaux d'un monde disparu. Dans ce concert parfois cacophonique, chaque village revendique un terroir et une histoire uniques en exaltant sa différence. Mais depuis peu sous l'égide des nouvelles collectivités émergent des approches non sectorielles, plus territoriales, car c'est bien connu, "il ne saurait y avoir de local sans le global". Ainsi des villages comme Vinassan, Fleury, Ouveillan, Cuxac, Saint-Nazaire-Le Somail... dont les glaciers deviennent un des vecteurs de l'activité touristique se sont associés autour du projet de la route de la glace.

A Vinassan, la glacier mentionnée dès le XVII^e siècle, qui appartenait au seigneur local, est antérieure à la mise en place des réseaux de diffusion de la glace (milieu XIX^e), centrés sur le petit village de Pradelles-Cabardès dans la montagne Noire. Les rares glaciers des basses plaines étaient alors autonomes, elles s'alimentaient avec de la neige ou de la glace récoltée dans les mares, fossés et ruisseaux environnants. Il faut se rappeler qu'en ces débuts de l'époque moderne, l'Europe traversait une période froide (1550-1850), aux hivers rigoureux et enneigés, marquée par une phase particulièrement virulente entre 1815 et 1860. Malgré ce, ces puits à glace n'étaient pas toujours suffisamment approvisionnés et la masse thermique trop faible entraînait la fonte d'une partie des réserves. Il fallait alors la chercher, du côté du Pic de Nore, de l'Aigoual ou du Ventoux, conditionnées sous la forme de pains d'une cinquantaine de kilos, cousus dans des toiles de jute.

A l'origine, ces glaciers sont de simples trous aménagés de façon rustique, recouverts de branchages, de terre et de feuilles. A partir du XVIII^e apparaissent les premières glaciers bâties, semi-enterrés, en forme de puits ou de dômes habillés de pierres appareillées et enduites. La partie aérienne, aux murs très épais, isolée par des remblais de terre et dotée d'une ouverture pour le remplissage était fermée par une épaisse porte de bois. La saison commençait à l'automne par un nettoyage et une remise en état du lieu de stockage. En hiver, la neige récoltée était entreposée sur un lit de branchages étalé en fond de glacier. Piétinée avec les sabots ou tassée avec un pilon en bois, elle était ensuite recouverte par un matelas isolant de feuilles ou de paille. Vers la fin du printemps, la glacier, d'une capacité d'une centaine de tonnes, était ouverte et la vente pouvait commencer.

Avec le réchauffement, apparut la nécessité de s'alimenter ailleurs. Le petit village de Pradelles sut saisir cette opportunité. La famille Piquemol propriétaire en 1849 de l'unique glacier privée du secteur développa rapidement son affaire. Ces pionniers de l'or blanc en possédaient cinq de plus en 1859. A ce jour, dix-sept glaciers ont été dénombrés sur la commune. Ce commerce nécessitait une abondante main d'oeuvre qui bien que prolétarisée profita de cette aubaine de développement local. Il fallait des hommes pour le remplissage des glaciers, la fabrication des pains de glace et des femmes pour la collecte des feuilles de hêtre et coudre les enveloppes en toiles de jute. Une grande partie de ce travail s'effectuait de nuit, dans le froid des

silos, à la lueur des bougies. Puis les glacières étaient fermées jusqu'aux beaux jours. Commençaient alors la longue période fébrile, de chargements au soir des lourdes balles de glace sur les charrettes. Et la nuit venue, "les caravanes de glaciers commençaient leur longue descente vers la plaine" afin de desservir le Narbonnais, le Minervois ou le Carcassès. "De la fin du printemps à l'automne, les charretiers faisaient un à deux voyages par semaine et jusqu'à cinq en été". Plus d'une centaine de kilomètres pour alimenter les glacières du littoral. Avec le développement du chemin de fer et la proximité du canal du Midi, le commerce de la glace en provenance de la Montagne Noire atteint son apogée. Qui fut de courte durée. La concurrence de la glace artificielle puis la généralisation des appareils frigorifiques entraîna la disparition totale de cette activité dans l'entre-deux guerres.

Oubliée pendant de longues années, la glacière de Vinassan a connu de 2003 à 2007, cinq années de chantier de restauration. Il aura fallu une crise, celle du monde moderne, avec ses pertes d'identité et de sociabilité pour que s'invente à travers elle un patrimoine qui, quoiqu'on pense, n'est pas donné mais se construit socialement. En sauvegardant des traces de modes de production disparus, perçues comme les garants d'une identité continue, des groupes ont su se donner des lieux où s'élaborent des expériences originales.

Catégorie : 6. Métiers

Bibliographie :

Amat Frédéric, 1993, *Lorsque la neige était une marchandise*, Journal l'Indépendant, édition du 27 août.

A partir de la même source Amat, *La glacière*, en ligne : rubrique Histoire et Patrimoine, in Mairie de Vinassan ou Vinassan (Wikipédia).

Voir aussi, en ligne : *L'or blanc de Pradelles*, Association Lous caminos de Pradellos.

La route de la glace, Association Route de la glace.

Un corps lié de fer / La chapelle Saint-Siméon (Boutenac)

La chapelle Saint-Siméon fut construite en 1895, sur le versant oriental du massif de la pinède, au dessus de la grotte où vécut le saint, non loin de l'abondante source de Font-Sainte. De ces collines gréseuses où poussent le pin maritime, le chêne liège, l'arbousier... bruyères et cistes, le promeneur domine toute la plaine viticole de Boutenac-Gasparets, un des terroirs les plus réputés de l'appellation Corbières. La fertilité de ces terres, très tôt, attira les convoitises de puissants colons comme l'abbaye de Lagrasse puis de Fontfroide qui y établit des granges fortifiées : Gaussan, Hauterive... Cette dernière prit le relais de fondations plus anciennes comme cette villa Octaviana célébrée en 465 par Sidoine Apollinaire : "l'habitation a fière allure... avec son oratoire, ses colonnades et ses thermes remarquables [qui] portent son éclat loin à l'entour; en plus de cela, ses champs et ses eaux, ses vignobles et ses oliveraies, son vestibule, son terre-plein et sa colline, lui donnent un charme extrême".

Pour une fois cet environnement bucolique et riant contraste avec les vastes étendues désertes et sauvages qui sont le lot habituel des ermites. Mais Siméon, dit-on, recherchait la solitude absolue, il compensait la douceur de ces paysages par la rigueur de sa vie, "mortification de la chair et flagellation étaient le quotidien de son existence". L'hagiographie voit en Siméon un guerrier puis un ascète, tout entier dévoué à ses causes. Dans sa jeunesse, vers la fin du Xe siècle, il combattit les infidèles puis se consacra à une charge d'évêque avant de se retirer par étapes de la vie mondaine : moine à Fontfroide et enfin ermite dans le massif de Boutenac, un îlot de sauvagerie au dessus des cultures. Il y serait mort en 1025.

Siméon a cela de particulier que sa sainteté et son culte ne furent pas imposés par la hiérarchie, il n'a jamais été canonisé. Il suscita l'admiration "par ses pénitences et les prodiges de sa vie et de sa mort", provoquant l'adhésion du petit peuple et fut proclamé saint dans le Narbonnais "par acclamations sans procédures préalables". Mais comme nul n'est prophète en son pays, il n'a pas eu l'honneur d'être le saint patron de la paroisse de Boutenac, supplanté par un adolescent martyr en Cappadoce, saint Mamès, dont les reliques (crâne) et le culte furent ramenés en Occident lors de la quatrième croisade (1204). Mais que sait-on vraiment de ce Siméon dont la mémoire aurait pu pâlir dans l'ombre de son célèbre homonyme saint Siméon le Stylite (392-429), ascète orthodoxe qui vécut au sommet d'une colonne, et auquel on associa sa fête un temps ?

Une plaque en plomb, dite *pitacium*, gravée d'un court texte latin sur les deux faces, est conservée dans l'église de Boutenac. Vers la fin du XIXe siècle, savants (Commission Archéologique de Narbonne) et ecclésiastiques se sont passionnés pour cette épitaphe dont l'interprétation prête sur certains points à discussion. Il y est question d'un Siméon, évêque puis moine qui mourut en paix à Boutenac, un 16 décembre mais sans mention aucune de l'année, et dont le corps fut retrouvé longtemps après le 17 août 1133 et "élevé de terre dans une chasse avec une grande joie et pour lui rendre honneur". Ce corps enfermé dans un sarcophage de pierre, redécouvert en 1133 (précisé 2 fois), "fut trouvé en état de parfaite conservation". L'inscription au revers de la plaque de plomb relate que le saint avait été lié de fer et

portait une croix pectorale. L'abbé Degua, ancien curé de Boutenac, qui a vu cette "ceinture de fer" en 1863 rapporte : " La rouille a sans doute dévoré cette ceinture, mais j'ai reconnu sa forme primitive dans les parties fragmentaires qui existent encore. Elle était de la largeur et de l'épaisseur d'un cercle de fer employé pour les barils de 50 à 60 litres et les pointes n'en sont pas aiguës". Quant à la croix qu'il a aussi vue et mesurée, elle était de même facture que la ceinture. Preuves pour l'abbé d'une consécration épiscopale et de toute une vie de pénitence. Si les restes du saint ermite reposent dans l'église paroissiale, sa mémoire en revanche reste attachée aux hauts lieux de la pinède, la grotte où il vécut et la chapelle où les fidèles des villages alentours se rendent tous les ans, en procession, le premier mardi d'août.

Certains ermites trop rigides, et il semblerait que Siméon fasse partie de cette catégorie, considéraient ce monde exclusivement comme une vallée de souffrances et de larmes. En pénitence dans le noir de la grotte, tout absorbé en Dieu, ils percevaient comme un péché la distraction occasionnée par le spectacle du dehors, la beauté dérangeante de la nature. Puisse Siméon avoir été touché par la grâce de saint François qui à l'automne 1225, épuisé par les stigmates composa ce chant : "Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère le vent, et pour l'air et le nuage et le ciel clair..."

Le vrai pèlerinage dans ces collines boisées passe aussi par là.

Catégorie: 3. Religieux

Bibliographie :

Barbier de Montault Xavier, 1888, *Les croix de plomb placées dans les tombeaux en manière de pitacium*, Ed. Vve Ducourtieux.

Degua abbé, 1896, Témoignage consigné dans les procès verbaux, XXXI, in BCAN, 2e semestre, Imp. Caillard, Narbonne.

Les métamorphoses de l'opaque / Les verriers (Saint-André-de-Roquelongue)

"Industrie disparue et art oublié. Il est impossible de concevoir un sujet plus sorti de la mémoire des hommes que celui des verreries forestières du Languedoc". Mais depuis une vingtaine d'années, les propos de Saint-Quirin (1905) sont relativisés par une situation en pleine évolution, surtout dans les départements de l'Hérault et du Gard, riches en vestiges et archives, incitant les communes à se regrouper autour de projets de développement comme "le chemin des verriers" (création de musées, aménagement d'anciens ateliers, expérimentations, installation d'artisans du verre...). Même dans les Corbières calcaires, qui n'apparaissent pas comme une terre de prédilection des verriers, des associations s'attèlent à l'étude et à l'inventaire de ce patrimoine méconnu, particulièrement dans le secteur de Fourtou où des gentilhommes ont exercé *l'artifice de voirrerye* du XVI^e au XVIII^e siècle.

Sur la commune de Saint-André-de-Roquelongue, au lieu-dit le Ségala, des défonçages de vignes mirent au jour, vers le début des années 1970, des vestiges de fours pour la poterie et le verre. Cette petite vallée qui s'enfonce dans les flancs gréseux du bois du Vicomte, s'ouvre face au domaine de Pradines où H. Rouzard signalait les ruines d'une villa gallo-romaine et la présence de sépultures. Entourée de collines couvertes de pins maritimes et mésogéens, la combe du Ségala est dominée au sud par les ruines de l'ermitage Saint-Martin-de-la-Vernède (*verna* : aulne). En 1181, l'abbaye de Fontfroide, alors en pleine expansion, acheta à Guillaume de Montsérret, les bois alentours. La micro-toponymie y signale une combe du Verre et un mont Veyre, à proximité des ermitages Saint-Martin et Saint-Victor, dépendants du monastère. Cette coïncidence n'est probablement pas anodine.

Dans ce monde clos, cerné par la forêt et les bêtes sauvages de La Cour des Loups, à l'abri des vents, l'homme pouvait vivre en quasi autarcie. Il avait à portée de main : les bois pour la chasse et le combustible, une terre fertile pour le fourrage et les céréales (*segal* : seigle), l'eau de la Fontaine des Tuiles ainsi que de nombreux puits, la garrigue pour ses troupeaux et les minéraux en abondance (silice, chaux, argile) pour exercer son art. Car ces verreries forestières requéraient pour leur fonctionnement l'installation de véritables petits hameaux et la contribution de plusieurs corps de métiers. La découverte parmi les débris de fours de fragments de poteries dont l'usage s'échelonne du Xe au XIV^e siècle et de monnaies frappées par Jacques I^{er}, roi d'Aragon (1213-1276), permet de rattacher l'histoire de cette verrerie au grand essor de l'industrie verrière du Languedoc des XII^e et XIII^e siècles. Certaines de ces installations médiévales ont perduré jusqu'à la Révolution.

Non loin de là, perdus dans le sous-bois, on peut découvrir les vestiges encore significatifs d'un ancien four avec son alandier et son creuset destiné au verre en fusion. Si le souffleur, personnage central de la verrerie, était son âme vitale, le four en constituait le corps, l'athanor dans lequel s'opérait la transmutation de la pierre de grès en verre. De forme circulaire ou oblongue, il était constitué d'une chambre de fusion, chauffée à 1200°, percée de 2 ou 3 ouvreaux par lesquels le souffleur prélevait une petite masse de verre, la "poste", qu'il façonnait avec sa canne et des outils en fer. L'objet fini était disposé dans une arche à recuire, sur l'arrière du four, où il

refroidissait doucement à l'abri des chocs thermiques.

Lors de son voyage en Languedoc en 1596, l'étudiant bâlois Thomas Platter, peut-être victime d'une mise en scène, nous a laissé une description originale d'une séance de travail : "Nous y vîmes des gentilhommes en vêtements de velours et de taffetas se tenant devant les fourneaux et faisant le verre. En France à ce qu'on dit, c'est un privilège exclusivement réservé à la noblesse : ainsi les nobles ruinés se laissent employer à cette industrie mais ils ont leurs gens et leurs domestiques qui préparent les matières premières..." Sur la noblesse du *dict mestier*, par delà l'appartenance à une classe sociale, nous ne retiendrons ici que l'opinion de certains verriers pour lesquels cette noblesse était avant tout de caractère et reposait principalement sur le mérite et la grandeur liés à l'exercice de ce métier. L'ascèse au fourneau, l'austérité de leur vie, la richesse de traditions imparfaitement connues de nous ont pétri ces hommes qui vivaient isolés dans les garrigues ou au milieu des bois. C'est au cours d'un long apprentissage de dix années que se transmettaient l'art et la science difficiles de verrerie.

Nous ne percerons sans doute jamais les croyances et les rêves de ces verriers des Corbières mais comment dans ces conditions n'auraient-ils pas "admiré la transmutation en lumière, en transparence de plus en plus pure, de leurs humbles matériaux de base ?".

Catégorie: 6. Métiers

Bibliographie:

Foy Danièle, 1989, *Le verre médiéval et son artisanat en France méditerranéenne*, Ed. CNRS.

Marty Christian, 1972, *Domaine de Pradines. Verreries du Ségala*, in BCAN, t.34.

Pala Marc, 1995, *L'homme et la garrigue*, Ed. Amis du Pat. Cult. Sigean-Corbières.

Saint-Quirin, 1985, *Les verriers en Languedoc, 1290-1790*, Association La Réveillée.